

LES BELGES

DANS L'EST-AFRICAIN ALLEMAND

(1914-1917)

A d'autres le repos, le rêve, la langueur,
Le monotone et lent balancement du cœur.
Prends le couloir étroit qui mène à la nuit noire,
Pars, sans te retourner, vers le risque et la gloire.

Lucien CHRISTOPHE.



est curieux et un peu attristant de constater combien, en Belgique, on marque de l'indifférence à l'égard des œuvres accomplies par nos compatriotes dans les terres d'outre-mer. Ce qui a été réalisé, depuis quarante ans, par les nôtres en Afrique est connu dans son ensemble, certes, et entouré de sympathie. Mais les braves gens

de chez nous ont tôt fait de considérer que les aventures congolaises sont l'apanage de quelques êtres à part dont les gestes sont le prétexte de légendes aussi imprécises que pleines d'une touchante admiration.

Il ne semble pas que la guerre ait beaucoup modifié cette mentalité.

Et cependant, nos campagnes en Afrique, et particulièrement celle de l'Est Allemand, sont parmi les plus extraordinaires réalisations de cette époque fertile en miracles. S'il est une chose à laquelle bien peu de Belges ont dû songer aux jours rouges de l'invasion, c'est que le Congo, terre lointaine, pays que l'on connaissait mal, auquel la majorité ne s'intéressait guère, allait adoucir, par des succès définitifs, l'amertume de la patrie sous le joug.

Le Congo, au sanglant déclin de 1914, qui y pensait ? Que pouvait cette colonie immense et à peine organisée ? N'allait-on pas apprendre aussi, un jour, que des hordes conduites

par les blonds sujets du Kaiser l'envahissaient et la remplissaient de terreur et du bruit de leur insolence ? Où était la flotte qui, à travers les océans, aurait dû porter des défenseurs et du matériel dans les contrées équatoriales menacées ? Ces défenseurs et le matériel disponibles où existaient-ils ?

On préférerait n'y point songer...

Trois ans durant — de la fin de 1914 aux derniers jours de 1917 — les Belges allaient néanmoins combattre aux frontières du Congo et porter au loin dans la terre étrangère le succès de leurs armes. Dans toute la largeur du vaste continent, de l'occident à l'orient, dans les colonies germaniques, de l'ouest à l'est, allaient passer les flots d'une armée victorieuse, sœur de l'armée glorieuse de l'Yser.

C'est à l'aube de 1915 que l'on connut en Europe que le Congo, intact, coopérait à la conquête du Kamerun. C'est aux jours pleins d'espérance de 1916 que l'on apprit avec étonnement que d'exotiques armées belges avaient pris l'offensive et que se confirma bientôt, dans une allégresse grandissante, l'étendue de leurs succès. Un miracle s'était accompli.

Un miracle, ah ! certes, c'en fut un que celui de la préparation de notre armée coloniale et de sa mise en marche vers la mer impériale des Indes. Et, Belges, nous devons en éprouver une grande et légitime fierté.

Avant de donner un tableau d'ensemble des opérations de l'Est-Africain Allemand, qui seront les seules dont nous parlerons ici, il paraît nécessaire d'indiquer de façon sommaire quelques-unes des difficultés d'organisation de cette campagne et des caractéristiques qui en firent une page vraiment unique et paradoxale dans nos annales militaires. Le pays natal presque entièrement sous la domination ennemie, toutes nos forces actives concentrées au long de l'Yser, sans flotte, ne possédant qu'un matériel imparfait et des munitions insuffisantes au Congo, obligés d'organiser une expédition offensive dans des régions sauvages que ne reliaient souvent à la côte ni chemin de fer ni cours d'eau, les Belges sont parvenus à



LÉOPOLD II, fondateur de l'État Indépendant du Congo.

équiper et à manœuvrer la plus puissante armée noire que l'on ait jamais vue sous l'Equateur.

Avec elle, partant du cœur même de l'Afrique, s'appuyant sur les bases les plus précieuses, ils se sont lancés à travers la plus belle des colonies allemandes, le *Deutsch Ost-Afrika*, et, en

quelques mois, s'y sont taillé une conquête dont l'étendue est à peu près celle de la France.

On se représente mal, chez nous, ce qu'est une guerre moderne dans ces pays à peine connus. Forte primitivement de 5,000 noirs, pour atteindre, au cours des opérations, le

Depuis le mois d'août 1914 jusqu'en avril 1916, ce fut le lent, le prodigieux travail de création et d'organisation, le long de la frontière germano-belge, du Kivu au Tanganyka, dans des postes sans cesse menacés et derrière des lignes discontinues, plusieurs fois franchies par l'ennemi.



(Documentation du Ministère des Colonies de Belgique.)

chiffre de 12,000 combattants environ (je ne compte pas les porteurs ni les troupes d'occupation de l'arrière qui grossiraient démesurément ce chiffre), l'armée d'invasion, que commandait le général Tombeur, devait arriver à posséder un cadre d'officiers et de sous-officiers blancs de près d'un millier d'hommes. Ayant dans le Congo un énorme réservoir de soldats, la difficulté n'était pas tant de les recruter que de les armer, de les encadrer, de les instruire, que d'amasser du matériel, des munitions et des vivres.

La question des transports présentait les plus graves problèmes. L'arrivée par mer, d'Europe en Afrique, par l'Atlantique ou par la Méditerranée, la mer Rouge et l'océan Indien, malgré les sous-marins, était en somme aisée; le voyage dans les régions proches de l'Océan où existaient des chemins de fer l'était aussi. Mais, une fois au centre de l'Afrique, commençait le portage à dos d'hommes, la caravane, la *safari*.

Nous étions alors forcés d'employer des milliers et des milliers

d'indigènes. Il y avait souvent une trentaine d'étapes quotidiennes entre le terminus du chemin de fer et la base à ravitailler, ce qui fait que, pour les obus de 70 millimètres par exemple, comme un homme ne pouvait en porter que quatre, il fallait que cent porteurs marchassent pendant un mois pour fournir à une seule batterie les projectiles que nécessitait un seul tir.

On était forcé de transporter de semblable manière les canons eux-mêmes. Les pièces étaient, pour la marche, démontées en charges de 90 kilogrammes, poids énorme pour des hommes qui doivent en effectuer le transport, par de mauvais sentiers ou à travers des marais, à la force de leurs muscles. Il en était de même pour les vivres : riz et farine pour des milliers de soldats noirs et de porteurs, caisses de conserves (quand elles arrivaient jusqu'à nous !) pour des centaines d'Européens ; et aussi pour les ambulances avec tout le nécessaire : médicaments, pansements, lits, tentes et appareils de toutes sortes.

Je ne cite pas les mille objets divers moins importants, mais non plus maniables, qui forment le matériel d'une armée et qu'on a dû faire voyager ainsi, durant de longues semaines, à travers la brousse aride.

Quel effort d'organisation n'a-t-il pas fallu déployer pour se mettre en état d'attaquer un ennemi puissant et préparé de longue date, dans un pays sauvage où la guerre à la manière européenne allait être introduite pour la première fois !

* * *

Nous ne pouvons revenir ici sur les multiples preuves du plan allemand de conquête du Congo Belge. Notre colonie, située entre les trois territoires du Kamerun, de l'Ouest et de l'Est Africains Allemands, devait être englobée par les Germains en un seul et vaste domaine, dont les voies de pénétration étaient déjà ouvertes. Faut-il rappeler les débauches d'écrits et de paroles des pangermanistes sur le grand empire du *Mittel-Afrika* ? Non, car tous, aujourd'hui, connaissent l'appétit teuton.

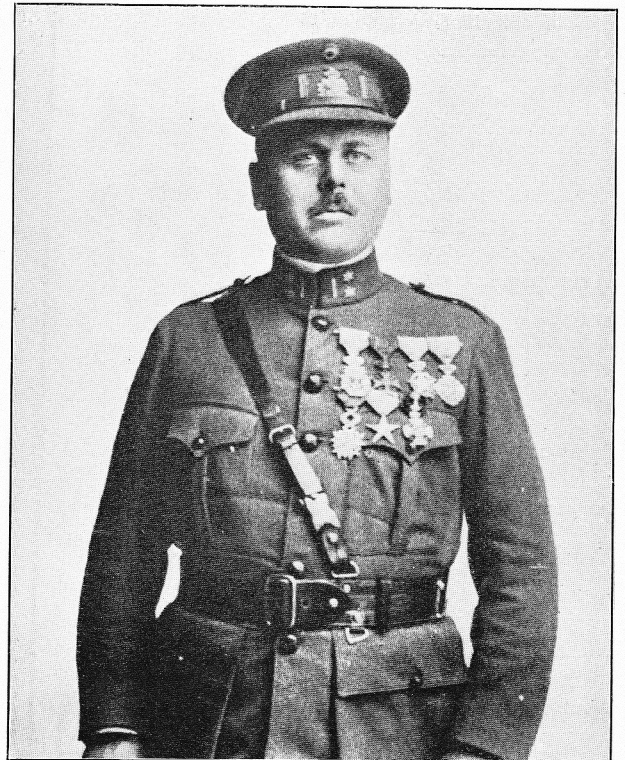
On nous dispensera donc d'insister longuement sur le fait que les Belges ont tout tenté pour maintenir la neutralité du bassin conventionnel du Congo, même pendant que la guerre déroulait déjà ses horreurs dans la mère-patrie martyrisée. Malgré l'invasion de la Belgique, malgré les pressantes sollicitations des grands garants de notre neutralité coloniale eux-mêmes, le gouverneur



Général TOMBEUR,
Commandant en chef de l'Armée Belge d'Afrique (1916).



Colonel (aujourd'hui général) MOLITOR, commandant la brigade Nord.



Colonel OLSEN, commandant la brigade Sud.

général Fuchs, à Boma, respectueux par-dessus tout des traités, refusa longtemps de combattre les Allemands.

Il fallut qu'à la suite du bombardement d'un de nos ports (Lukuga, sur le lac Tanganyka), le 22 août 1914, le Gouvernement belge donnât au gouverneur l'autorisation expresse de rompre avec le voisin félon, pour que soit enfin lancée aux districts-frontières l'annonce que l'attitude de défensive passive devait être abandonnée.

Des opérations — qui ne rentrent pas dans le cadre de cette brève étude — eurent d'abord lieu au Kamerun, où nous donnâmes l'appui de nos contingents aux Français, et ensuite en Rhodésie où nous nous portâmes au secours des Britanniques, dangereusement menacés par l'invasion des troupes allemandes.

Nous ne verrons dans ces pages que la conquête de l'Est-Africain Allemand — la plus importante de nos opérations coloniales — par les deux brigades du général Tombeur qui s'étaient préparées au milieu des difficultés dont nous venons de parler et qui, se trouvant à pied d'œuvre en avril 1916, commencèrent immédiatement la marche en avant. Et ainsi nous ferons peut-être comprendre la gloire qu'il y a, pour les Belges, à avoir fait flotter leur drapeau d'une rive à l'autre du vaste continent, dans les forêts du Kamerun, sur les volcans des bords bleus du lac Kivu comme dans les plaines fertiles du Ruanda, dans l'infini désert de sable et de rochers de l'Unyamwezi comme sur Tabora écrasée de soleil, aux rives verdoyantes de l'océan Indien comme sur les capitales des puissants rois nègres...

* * *

Si l'invasion de l'Est-Africain par l'armée du général Tombeur ne débuta qu'en avril 1916, la période préparatoire ne s'écoula cependant pas sans les incidents d'une lutte continuelle sur la frontière orientale du Congo.

Après l'attaque de Lukuga, le 22 août 1914, qui provoqua les ripostes belges, l'activité des Allemands nous obligea à toute une série d'opérations. Parmi les premières, il faut noter que, le 25 septembre 1914, les troupes du Kaiser s'emparèrent de l'île Kwidjwi que nous possédions au milieu du lac Kivu. Peu après, le 4 octobre, nos soldats remportèrent près de Kisegnies, sur la rive nord du même lac, une victoire qui put nous rassurer sur le sort de notre frontière orientale. Le 28 mai 1915, ce poste fut complètement détruit par nous. Puis, le 26 septembre, les Allemands attaquèrent le

village belge de Luvungi, situé sur la rive gauche de la rivière-frontière Ruzizi. Ils furent repoussés. Le 22 octobre, le *hauptmann* Wintgens, qui allait être par la suite, dans le Nord, notre plus terrible adversaire, assailit le mont Lubafu (Kivu) et fut rejeté vers ses positions. Enfin, le 26 novembre 1915, la compagnie belge Defoin, qui venait de s'établir en territoire allemand, fut surprise et complètement défaite.

Sur le lac Tanganyka, les Allemands avaient, dès août 1914, porté leurs attaques contre un de nos navires, l'*Alexandre Delcommune*. Le 26 décembre 1915, ce fut un de leurs bâtiments, le *Kingani*, qui fut détruit, et le 9 février 1916, l'*Hedwig von Wisseman*; enfin leur *Wami* fut coulé, le 28 juillet, par les Belges et les Anglais.

* * *

L'offensive belge, tous les préparatifs étant terminés, se déclencha le 18 avril 1916. Elle allait comprendre deux parties bien distinctes : la première, celle de 1916, mènera nos hommes des frontières du Congo à Tabora, centre et capitale de la colonie allemande; la seconde, celle de 1917, de Tabora aux rives de l'océan Indien.

Les forces principales du général Tombeur formaient deux groupes de deux régiments : celui du colonel Molitor (brigade Nord) au nord du lac Kivu, celui du colonel Olsen (brigade Sud) entre les lacs Kivu et Tanganyka.

Ce premier jour, les soldats du colonel Olsen s'emparèrent de l'île de Gombo, dans le sud du lac Kivu, le lendemain de Shangugu, sur la rive méridionale.

Pendant ce temps, le colonel Molitor, à la tête de sa brigade, quittant les bords bleus et riant du même lac, tout en y laissant le 4^e régiment destiné à masquer son mouvement, effectuait par le nord un vaste arc de cercle, traversait l'angle de l'Uganda anglais, franchissait la frontière allemande et, redescendant vers le sud, marchait sur Kigali, chef-lieu de la province du Ruanda.

La brigade Olsen s'avancait par le sud du Kivu, également vers Kigali, et menaçait d'encercler les troupes qui occupaient encore les montagnes et les volcans fortifiés du nord.

Les Allemands, surpris, avaient senti le danger qui les menaçait et abandonnaient l'île Kwidjwi. Le 30, les troupes du colonel Molitor atteignaient le lac Mohasi et, le 6 mai Kigali, au cœur du Ruanda, la plus riche province allemande.

Toutes ces opérations s'étaient déroulées avec une rapidité déconcertante. Pour ne pas se faire couper, l'ennemi évacuait



S. M. MUSINGA, roi des Watuzi (Ruanda).



Le Roi MUSINGA, qui avait fait arborer le drapeau belge, vient à la rencontre de nos troupes.

tout en combattant ces fertiles régions et, à une allure de fuite, se repliait sur le sud-est en nous abandonnant matériel et munitions.

Un grand enthousiasme avait alors soulevé nos troupes. Les noirs, grands amateurs de guerre et d'action, s'enivraient des joies de la victoire ; les blancs, après les longs jours d'attente qu'ils avaient passés sur l'Yser, puis ici, frémissaient en foulant un sol conquis, en voyant sur les forts allemands flotter les drapeaux noir, jaune et rouge.

Aussi, malgré le mauvais temps, les pluies torrentielles qui avaient accablé ces opérations, la marche continua ; le 4^e régiment s'ébranla à son tour, traversa Kissegnies, lieu de tant de sanglants combats depuis deux ans, et descendit lui aussi vers le sud-est.

C'était donc une marche concentrique vers le centre de la colonie qui se dessinait. Nos troupes dévalaient du nord, de l'ouest et du sud-ouest, celles du général boer Smuts arrivaient de leur côté par le nord, le nord-est et l'est.

Le 19 mai, notre 1^{er} régiment entra à Nyanza capitale du plus puissant royaume indigène de la colonie, domaine des Watuzi, race noble enfin soumise après nous avoir été si souvent cruelle. La marche, de toutes parts, reprit. Aux montagnes de lave grise et aux volcans sauvages du Kivu succédaient bientôt des plaines ondulées, de moins en moins fertiles au fur et à mesure que l'on s'y enfonçait

Et alors se poursuivirent des opérations continues dont je

après d'énormes difficultés au passage des marais de papyrus et des rivières torrentueuses, s'empara de Biaramule et

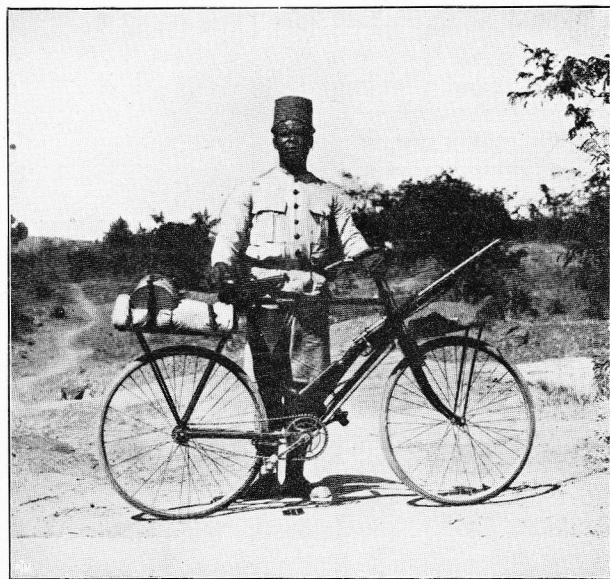


La danse des lances, chez les Watuzi, pour fêter l'arrivée des troupes belges.

atteignit, enfin, Muanza, sur le lac Victoria. Les batailles se multipliaient ; en juillet, à Kato, une lutte sauvage fut livrée où l'on vit le major Rouling, un de nos plus purs héros de la guerre africaine, se battre en combat singulier avec un officier allemand, à quelques mètres devant les armées ennemies en présence, et recevoir cinq blessures, dont un œil crevé, tandis que son adversaire, deux fois atteint, se rendait bientôt à merci.



Types de Watuzi.



Type de cycliste employé pendant la campagne.

Le 14 juillet, le 4^e régiment livra un combat dont l'issue fut indécise, à Djohahika.

Et alors la marche directe sur Tabora commença.

ne puis donner le détail ici. En juin, Usumbura fut pris par le 2^e régiment, Kiwitawa par le 1^{er} qui força le passage de la Ruwuwu et s'empara de Kitega. La brigade Molitor,

Qu'on se figure ce que dut être une telle marche dans un tel pays.

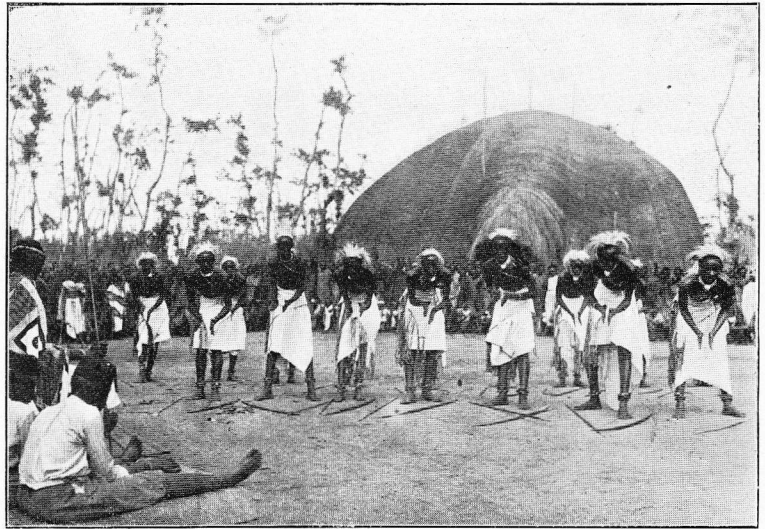
Point de routes : seuls de sinueux sentiers, souvent à peine

marqués, traversaient la haute brousse; les rares cartes qui existaient étaient ou trop sommaires, ou inexactes. Il fallait donc se fier à des guides indigènes. C'était une source d'erreurs continuelles, d'hésitations, de détours sans nombre. Parfois, la trahison s'en mêlait et il fallait passer le coupable par les armes.

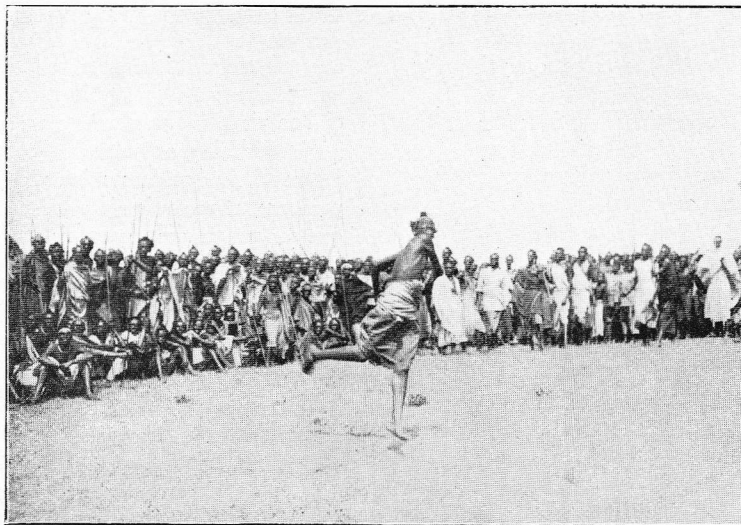
Un régiment en marche comprenait environ 1,500 soldats et au moins 3,000 porteurs chargés des munitions, des vivres, du campement. Dans l'étroit chemin, toute cette foule marchait forcément à la file indienne et, dans la plaine sans limite, elle formait un long serpent zigzaguant durant des kilomètres et des kilomètres. En temps normal, le déplacement d'une telle colonne aurait déjà été d'une organisation difficile: l'arrêt d'un seul porteur, que la fatigue fait succomber sous sa charge trop pesante, pouvait disloquer et arrêter tout ce qui le suit. Un fossé, un ruisseau, un marais à traverser, des rochers à escalader, une erreur de direction, même minime à corriger, étaient des obstacles qui, pendant parfois plusieurs heures, pouvaient jeter de la perturbation dans la troupe en marche. Ce qui mettait le comble à la difficulté, c'est

que nous avançons dans des régions inconnues, hostiles, ennemies, où chaque repli de terrain, chaque buisson pouvait cacher une mitrailleuse ou un canon allemand, où chaque tronc d'arbre pouvait dissimuler un indigène armé de flèches empoisonnées, où chaque village pouvait être un repaire fortifié par nos adversaires.

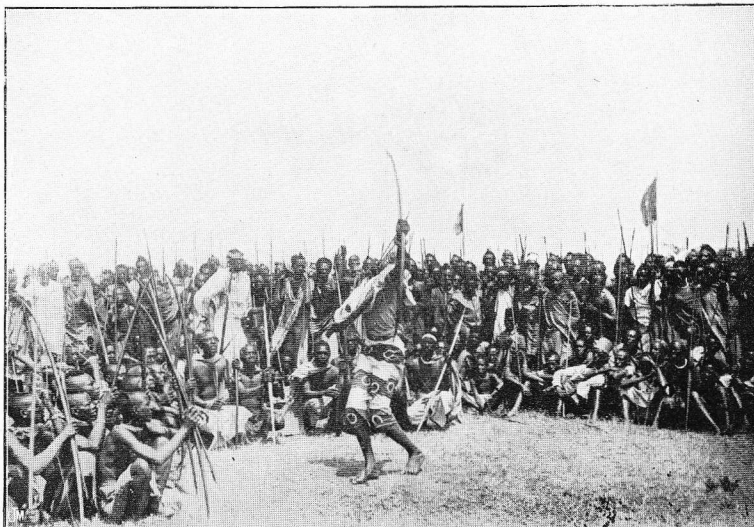
On se trouvait dans l'obligation de lancer des patrouilles dans toutes les directions, d'attendre leur retour, d'agir par surprise à la suite d'une marche forcée; le combat livré, il fallait se retrancher ou parfois reculer selon le plan



Chez les Watusi, la danse des arcs.



Réjouissances chez Musinga.



Les lanciers de la garde du Roi Musinga.

établi pour l'avance des différentes colonnes. Celles-ci étaient séparées par des distances que les courriers noirs mettaient souvent des jours à traverser. Les communications télégraphiques ne furent établies que plus tard. L'irrégularité et la lenteur des liaisons contraignaient notre avance. Le moindre mouvement combiné présentait les plus grosses difficultés.

Normalement, on marchait à une allure de vingt kilomètres par jour.

Avant le lever du soleil, le clairon résonnait dans les campements. En moins d'une heure, les charges étaient rétablies et, quand

le jour paraissait, la longue caravane était déjà en route. D'abord venaient les patrouilles d'éclaireurs qui, elles, partaient à l'avance, deux heures avant l'aube; puis les avant-gardes d'infanterie et de mitrailleuses; le gros des troupes, infanterie et artillerie; et, à trois ou quatre kilomètres en arrière, les bagages et les ambulances, suivis d'une arrière-garde et de la foule sans cesse accrue, malgré tous les efforts, de femmes de soldats, de leurs porteurs, des mercantis nègres, arabes ou hindous.

Les flancs de la colonne étaient gardés par des patrouilles qui avaient souvent l'importance d'une compagnie. Malgré cette précaution, il arrivait qu'une mitrailleuse, dissimulée dans les hautes herbes, vint jeter le trouble dans l'une ou l'autre unité. Ces surprises, si elles avaient été exécutées en force, auraient pu avoir pour effet de disloquer la colonne et nous empêcher de prendre une position de combat.

Vers le milieu du jour, dans un emplacement choisi avec le plus grand soin pour éviter les alertes, de préférence sur une hauteur ou dans le voisinage d'une eau plus ou moins potable, on établissait le nouveau camp: les

tentes se dressaient, les feux de sarments sur lesquels nos boys faisaient cuire les aliments flambaient ; des corvées partaient chercher de l'eau, creuser des tranchées hâtives, couper des arbres, éclairer le champ de tir environnant.

S'il n'y avait aucune attaque à redouter et si notre fatigue n'était pas trop grande, nous partions alors chasser : grues couronnées, ibis, antilopes, outardes, canards sauvages étaient des gibiers de choix qui amélioraient notre menu. Et, dans ces expéditions, nous goûtions toutes les joies de la grande liberté dans des régions que le matin même l'ennemi occupait encore.

Le soir arrivait ainsi. Peu après le rapide crépuscule africain, sous l'œil vigilant des sentinelles, tous prenaient un repos bien mérité que venait parfois troubler le rugissement de *Simba*, le lion.

Telle était notre vie aux jours de tranquillité relative, c'est-à-dire quand l'ennemi se repliait, soit pour des raisons stratégiques, soit à la suite de quelque défaite, afin de se reformer plus loin. Mais les jours de bataille n'étaient pas rares : il y avait des rencontres imprévues au cours des marches ; il y avait des assauts du camp à peine installé ; il y avait des chocs importants préparés, attendus ou provoqués.

Là-bas, c'était la guerre de mouvements par excellence : la défense et l'attaque de défilés, de montagnes, de gués, de cours d'eau, de postes, de points stratégiques importants, c'était une guerre de raids et de guérillas.

Les tranchées ne servaient qu'à protéger les camps d'une surprise. Les engagements duraient cinq ou six heures ; quelques-uns une journée. Devant Tabora, cependant, les combats allaient se prolonger d'une façon presque continue pendant plusieurs jours.

Une action s'étendait sur 2 ou 3 kilomètres. L'infanterie agissait par grands mouvements, soutenue par les mitrailleuses et par des canons légers, très maniables.

La principale force des Allemands consistait dans l'abondance de leurs mitrailleuses. Ils possédaient, en outre, sur nous, la supériorité de la grosse artillerie ; des canons de marine de 105, péniblement débarqués du fameux croiseur *Königsberg* échoué dans une baie du Sud, avaient été amenés en plein centre de l'Afrique, sur des affûts de fortune, trainés par des centaines de noirs.

Nos soldats, vêtus de kaki et coiffés du fez, les pieds nus, armés du fusil Albin ou Mauser et de la longue baïonnette, avaient été recrutés parmi les races les plus guerrières du Congo. Infiniment plus belliqueux et plus courageux que les noirs recrutés par les Allemands, ils compensaient largement, par leurs qualités, le faible nombre de nos blancs, notre moins grande abondance de mitrailleuses et la longue préparation de nos ennemis.

D'une âme simpliste, ils ne manquaient cependant pas d'honneur. Ils étaient fiers des victoires du *Bula Matari*. Ne doutant pas qu'en Europe, comme en Afrique, les Belges ne fussent les vainqueurs des Allemands, ils traitaient eux-ci avec le plus parfait dédain et, bien souvent, ils ne comprenaient

pas les arrêts que, pour des raisons diverses, nous devions apporter à notre avance victorieuse.

C'est à la tête de ces hommes que nous avons éprouvé là-bas des joies profondes ; c'est grâce à eux, à leur endurance et à leur fidélité, que nous avons pu mener à bien notre tâche immense...

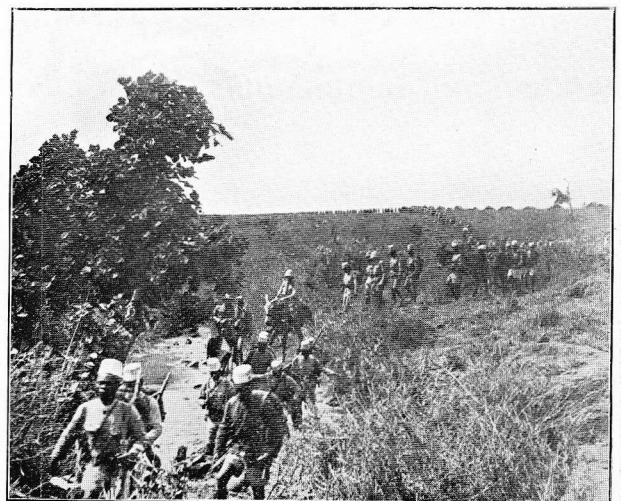
* * *



Le Major ROULING, (aujourd'hui Colonel) en juillet 1916, à Kato, se battit en combat singulier avec un officier allemand et eut cinq blessures, dont un œil crevé.



Point de routes : seuls de sinueux sentiers, souvent à peine marqués, traversaient la brousse.



Dans l'étroit sentier, toute cette foule marchait à la file indienne, zigzaguant durant des kilomètres et des kilomètres.

Car, avec la marche directe sur Tabora, les difficultés allaient croissant.

Le 29 juillet 1916, Kigoma et Ujiji avaient été occupés par nos troupes. C'était un résultat essentiel puisqu'ainsi nous étions maîtres de la tête de ligne du grand chemin de fer allemand sur le Tanganyka. A la même époque, avaient eu lieu, grâce à nos pilotes, les premiers essais concluants de l'aviation en Afrique.

Aucun arrêt ne se produisit. En août, ce fut Maria-Hill qui fut occupé, puis Ugaga, puis Saint-Michaël. Au début de septembre, enfin, ce fut, sur la ligne du chemin de fer, la sanglante lutte d'Ussoke. Durant toute une semaine, il y eut une série de combats épiques. Les nôtres, assiégés dans la gare, résistèrent vaillamment. Avec le combat de Kato, dont nous avons parlé, ce fut l'un des plus beaux épisodes de la campagne...

Ces opérations sur Tabora occupèrent le mois de septembre. La pince formée par nos deux brigades se refermait sur la ville. En un temps très court, un nombre très grand de combats sanglants allaient se dérouler. L'ennemi était résolu à défendre son principal réduit jusqu'à la dernière extrémité. Le pays devenait âpre, désertique et, aux montagnes verdoyantes, aux cours d'eau torrentueux, aux marais de papyrus de la région des lacs, succédaient les arides plaines de sable et de rochers, sans eau, sous l'écrasant soleil, desquelles ne vivaient ni plantes, ni oiseaux.

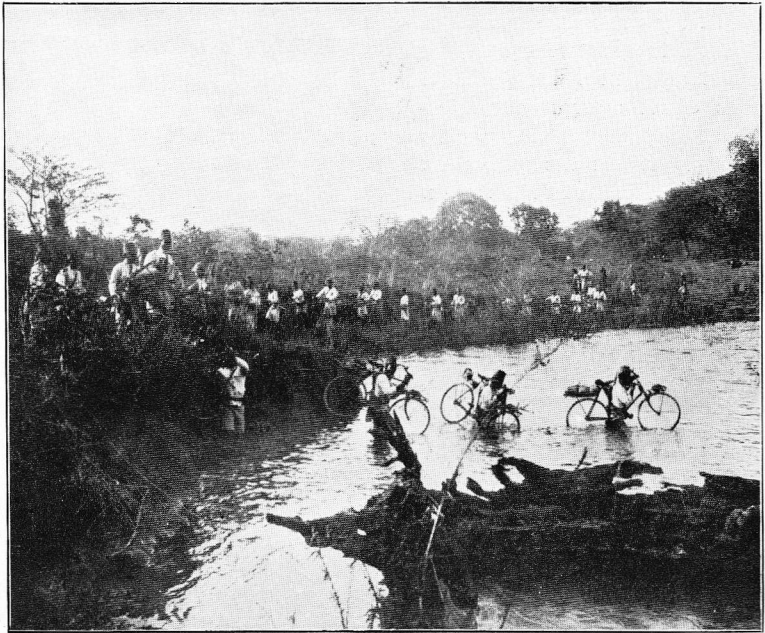
Les Belges, eux, étaient séparés par une énorme distance et avaient le désavantage de positions excentriques, de mauvaises et fort longues voies de communication et de se trouver sans liaison efficace.

Cependant, malgré cet éparpillement opposé à cette concentration, nos troupes devaient emporter en quelques semaines tout ce qui s'opposait encore à elles.

Malgré la dépense de ses munitions, l'ennemi ne put soutenir notre choc. De toutes parts, il se repliait.

Du 10 au 12 septembre, la brigade Sud livra les combats de Lulanguru et se rapprocha sans cesse, par l'ouest, de la capitale. De leur côté, au nord, les troupes du colonel Molitor, qui étaient arrivées à petite distance de la ville, s'étaient heurtées aux Allemands, fortement retranchés dans les collines d'Itaga.

La liaison entre les deux brigades était enfin intimement établie en un vaste arc de cercle, au nord-ouest de la cité. Pendant plusieurs jours, sur les plaines, le canon roula sans



Les marais à traverser présentait des difficultés énormes et sans cesse répétées.

interruption, des assauts sanglants furent livrés. C'était la fin.

Le grand réduit allemand, point central du chemin de fer, capitale de guerre, Tabora, se trouvait à la merci des Belges.

Le 19 septembre 1916, nos troupes y pénétrèrent.

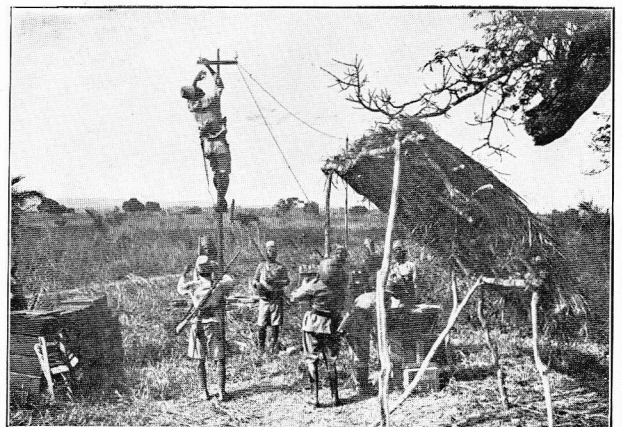
La cité était pavoisée. Une foule énorme d'Arabes, d'Indous, de noirs acclamaient sans cesse les vainqueurs et les nouveaux maîtres qui entraient, tandis qu'un grand nombre d'Allemands se constituaient prisonniers et que tous les internés alliés étaient délivrés en grande hâte.

Il serait difficile de rendre par des mots l'impression de joie et de fierté de ceux qui pénétrèrent ainsi en conquérants dans la ville.

Une longue transformation de mentalité, qui avait mis deux ans à s'accomplir, qui avait été activée par les révélations de cette dure campagne, parut brusquement éclore à l'heure où les troupes sentirent les satisfactions palpables de la victoire. C'était un état d'esprit que, jusque-là, les Belges n'avaient guère connu. Qu'on se représente quelle devait être la pensée de ces hommes héroïques : jeunes tous, ils étaient partis comme volontaires, sans aucune exception, dans la nouvelle armée d'Afrique. Chez la



En tête venaient les avant-gardes d'infanterie et de mitrailleuses



Placement des lignes télégraphiques derrière les troupes en marche.

plupart d'entre eux, comme chez presque tous leurs frères de l'Yser, la guerre avait brusquement fait succéder, à la grisaille



C'était une guerre de raids et de guérillas.

des temps neutres de la paix, un esprit plus mâle et plus impétueux.

Mais, en Europe, par la force des événements, par la situation du pays et les faiblesses militaires, cet esprit n'avait encore pu s'épanouir qu'imparfaitement. Aux grandes — et glorieuses, certes — retraites de 1914 avait succédé la longue stagnation dans les boues flamandes. L'éclair de la victoire n'était guère venu enflammer les cœurs et il avait fallu toute la prodigieuse énergie de notre peuple pour conserver son moral admirable dans la morne vie du front des Flandres. C'est 1918 seulement qui devait faire éclater les hym-

nes triomphants. Ceux de l'armée d'Afrique, eux, avaient, dès les premiers jours de l'offensive, senti fondre cette pesante idée de n'avoir connu que la gloire sombre et sans vengeance. Ils avaient ressenti brusquement ce choc profond que le beau mot de victoire peut provoquer au cœur de combattants de vingt ans.

Plus la campagne était âpre et dure, plus ils avaient senti combien grande était la neuve jouissance de pénétrer dans un sol qu'un ennemi abhorrait défendait avec désespoir. Peu à peu, dans la terre étrangère, ils avaient vu grandir leur rêve. Et, dans l'âme des plus humbles, avait surgi une virile fierté qui leur faisait se dire qu'ils étaient les artisans de la revanche, les ouvriers tenaces d'une œuvre qui allait magnifier le nom de la Patrie et aussi réparer un peu ce qu'elle avait souffert. C'est tout cela qu'ils sentaient, les héros qui pénétraient dans Tabora derrière leur drapeau. C'est tout cela que d'autres, hélas !

n'ont peut-être pas connu, mais qu'il faut exprimer. Ce n'est pas sans émotion que j'évoque le bonheur inoubliable et incomparable

que nous autres, ceux d'Afrique, nous avons ressenti quand, par rangs de quatre, étendards déployés, clairons sonnants, les âmes en joie, nos deux brigades sont entrées dans la capitale conquise, tandis que sur les hauts mâts rouges, blancs et noirs, dressés aux terrasses de la ville, s'élevaient lentement les drapeaux de la Belgique apportés des lointaines frontières du Congo.

C'est cette gloire et cette fierté qui se retrouvent dans le nom de Tabora et qui doivent nous le rendre cher à tous.

* * *

Pour donner une idée de l'importance de l'œuvre accomplie, importance que la rapide et sèche énumération de combats que nous avons faite ne peut qu'imparfaitement représenter, rappelons que la brigade Nord, pour prendre un exemple, avait parcouru, dans le court espace de six mois, sous l'énergique conduite du colonel Molitor, une distance de 1,500 kilomètres en territoire ennemi, entièrement à pied, au milieu des difficultés que nous avons dites et avec un nombre excessivement restreint d'arrêts, malgré des combats continuels.

Il semblait dès lors que la tâche des Belges en Afrique

était terminée ; et l'on entreprenait le pacifique travail de la démobilisation des troupes et de l'organisation des territoires conquis. Le général Malfeyt, commissaire royal, était venu s'installer à Tabora. La domination du *Bula Matari* était établie de façon éclatante sur l'Afrique centrale. Un prestige nouveau en jaillissait aux yeux de toutes les populations indigènes et, enfin, un gage inappréciable, qui allait pouvoir peser lourd au moment du règlement de comptes final, se trouvait entre nos mains.

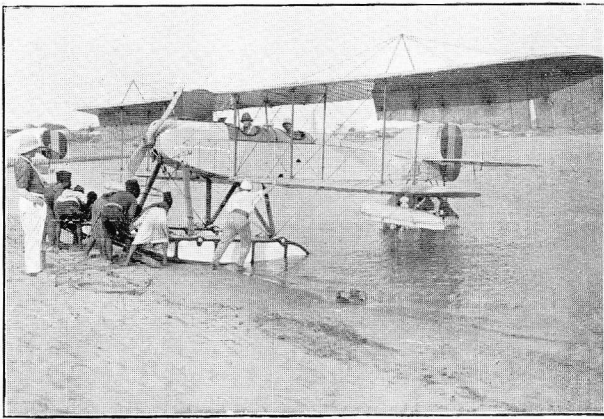
Cependant, le fait qu'ayant réalisé la tâche qui nous était assignée, et bien au delà, nous démobilisions,



Nos soldats avaient été recrutés parmi les races les plus guerrières du Congo.



Car, avec la marche directe sur Tabora, les difficultés allaient croissant.



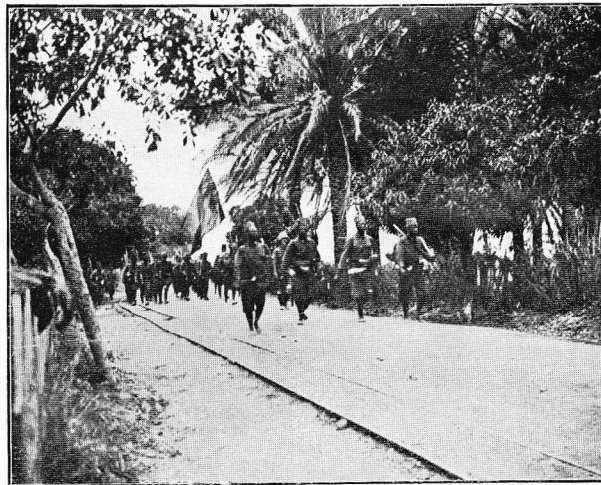
Au Tanganyka, des hydravions aidèrent à la prise d'Uzizi.



Une rue du quartier arabisé de Tabora.

eut sa répercussion immédiate sur les combats du côté des Britanniques, dans l'Est. Ceux-ci avaient d'ailleurs éprouvé un très grand affaiblissement parce que leurs troupes transvaaliennes guerroyaient dans un pays particulièrement malsain. L'Allemand, que l'on croyait à bout de résistance, libéré d'un côté, fut secoué par un ressaut de combativité qui nous obligea, au début de 1917, d'accord avec nos Alliés, à entreprendre une nouvelle campagne au sud-est de Tabora. Nous avons porté alors, une fois de plus, malgré la démobilisation en cours, aide aux Britanniques ; mais, dans cette seconde campagne, les conditions n'étaient plus tout à fait les mêmes que dans la première.

Le général Tombeur était rentré en Europe ; le colonel Huyghe prit le commandement de nos troupes ; celles-ci n'allèrent plus opérer séparément, mais en liaison étroite avec les Britanniques ; les territoires qu'elles allaient conquérir ne devaient plus rester entre leurs mains, mais être remis entre celles de nos Alliés. Bref, notre armée était devenue un corps expéditionnaire mis à la disposition du gouvernement britannique alors que celui-ci se trouvait dans une situation difficile.



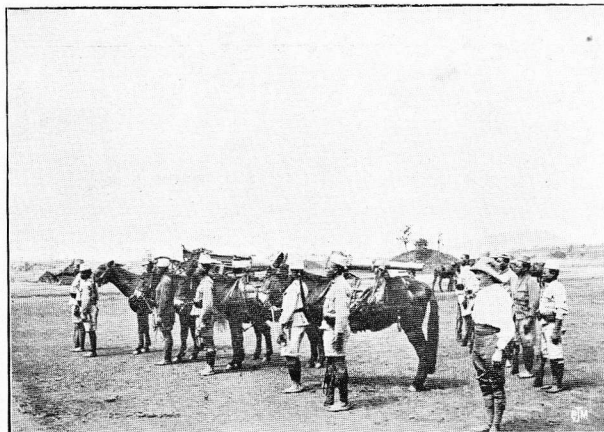
Entrée dans Tabora le 19 septembre 1916.

Le champ des combats aussi était autre. Jadis, c'était dans l'Ouest et dans le Nord que nous avions opéré. Maintenant ce devait être dans le Sud et dans l'Est. En outre, nous allions nous trouver en dessous du chemin de fer central, ce qui allait permettre des communications plus aisées avec le Congo et avec les deux océans.

Un groupe allemand, que commandait le *hauptmann* Wintgens, était parvenu à rompre le cercle d'investissement tendu par les troupes britanniques autour des derniers détachements ennemis et à se lancer à travers les grandes plaines. Il s'agissait donc, pour les Anglo-Belges, de réaliser deux tâches : la poursuite et l'anéantissement de cette colonne Wintgens qui constituait un danger permanent, la capture du reste des forces allemandes groupées dans le Sud. En quelques mois, non sans de durs efforts, cette double besogne allait être menée à bien.

Disons sommairement que, parvenu à 100 kilomètres au sud de Tabora, Wintgens se fit capturer par les Belges qui, en hommage à sa longue vaillance, lui laissèrent son épée, cependant que ses troupes, privées de leur chef, en désarroi, se lancèrent jusqu'aux rives du lac Victoria où elles se firent bientôt prendre à leur tour.

Il restait alors à soumettre le principal groupement adverse



Des mules portaient l'artillerie de montagne.



Le Lieutenant P. DAYE à sa mitrailleuse.

que commandait toujours en chef le général von Lettow-Vorbeck avec l'aide de Tafel. Tout le pays dans le sud du côté de la rivière Rufiji et de Mahenge, avait été de longue date puissamment organisé par nos ennemis : il avait été vidé, razzé autour des derniers territoires occupés par eux ; les cultures

avaient été détruites sur d'énormes étendues ; les populations avaient dû se retirer et se rassembler derrière les lignes allemandes. La région était tourmentée, couverte de collines, de brousse, de forêts de bambous, de grosses rivières telles que la Ruaha, affluent de la Rufiji. Plus loin, se rencontraient de hautes montagnes. Mais le climat était meilleur que celui des plaines centrales où se dresse Tabora et rappelait à nos soldats fatigués les débuts de la campagne, plus d'un an auparavant, dans le riche Kivu et le fertile Ruanda.

C'est en août 1917 que nos troupes remobilisées, ravitaillées et concentrées à nouveau, se trouvèrent prêtes à apporter aux Britanniques leur important appoint. Elles avaient été amenées à pied d'œuvre grâce au chemin de fer.

Nous pouvons citer, pendant ce mois d'août, les victoires belges de Kikodi et de Tope ; la rivière Ruaha et la Sansa furent franchies malgré une vive opposition.

En septembre, nos hommes forcèrent le passage du Kilimbero et repoussèrent l'ennemi vers le sud.

Après l'attaque des formidables positions de Madeg-Kalimoto qui garnissaient une chaîne de montagnes de 24 kilomètres, ils arrivèrent aux bords du plateau de Mahenge. On était en octobre. L'attaque de Mahenge commença immé-

diatement. Les Allemands, massés en force sur de nouvelles positions, n'avaient pas moins de 2,000 hommes, avec 350 blancs, des canons et des mitrailleuses. Le pays était, de toutes parts, couvert de petites défenses. La nature boisée favorisait la défensive. L'ennemi avait organisé de multiples

crêtes isolées, entourées de ravins et de marais. Il fallut, avec une lenteur énervante, contourner ces positions, se faufiler entre elles et éviter le siège régulier qui aurait coûté trop de temps et trop de vies.

Le 7 octobre, le colonel Huyghe entreprit, par le front et par le flanc, l'attaque générale. La lutte, âpre et sanglante, se prolongea jusqu'au 9. Ce jour, une de nos colonnes entra à Mahenge en faisant plus de 100 prisonniers européens et en capturant du matériel en quantité. C'était le chef-lieu du dernier district allemand qui tombait entre nos mains.

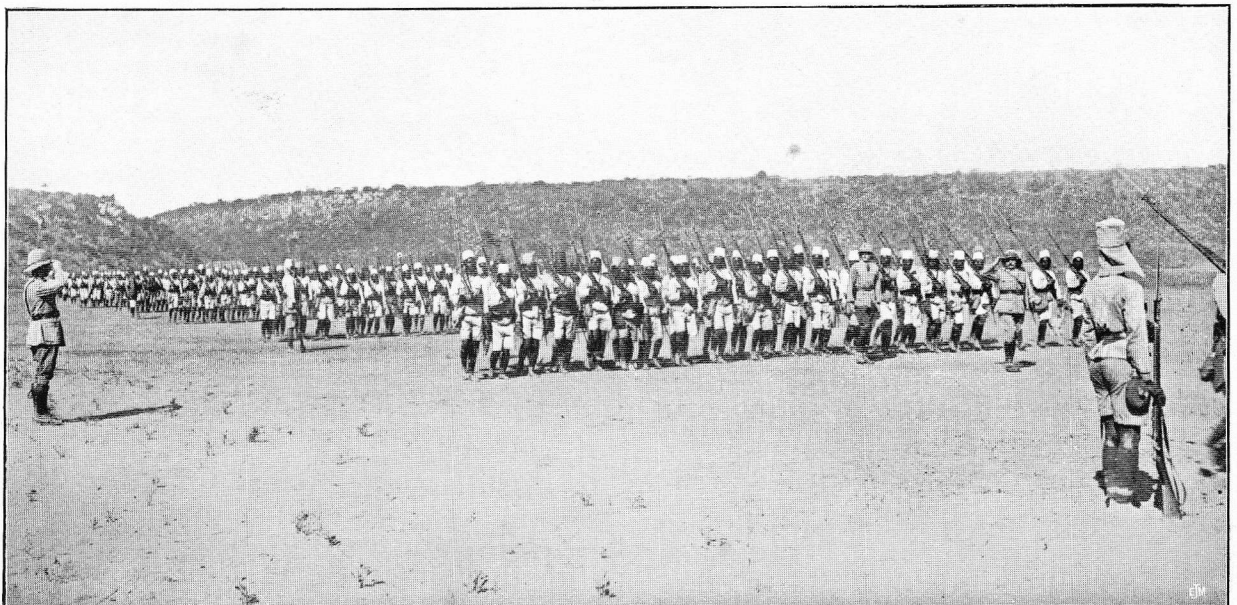
Les Allemands, que conduisait Tafel, s'enfuirent à nouveau vers le sud, poursuivis par les nôtres qui s'efforçaient de les couper. Le 26 octobre, Liganga fut occupé et nous y opérâmes notre jonction avec les troupes britanniques. Le dernier jour du mois, le poste de Liwale, situé à 170 kilomètres au sud de Mahenge, fut enlevé. La poursuite était donc d'une rapidité extraordinaire.

Tafel, en fuite vers le sud-est, se heurta aux Anglais, essaya

de rejoindre le groupe du général von Lettow-Vorbeck. Harcelé par un détachement belge qui, arrivant par mer, avait débarqué sur la rive de l'océan Indien, épuisé, il se rendit enfin, le 27 novembre, sans condition.



Le Colonel HUYGHE qui commanda les troupes belges durant la deuxième partie de la campagne.



Il ne restait plus qu'à vaincre von Lettow, dans la région côtière, pour être complètement et d'une manière définitive maîtres de l'ennemi. Le dernier contingent allemand, isolé, poursuivi, dans une situation presque désespérée, quitta son territoire et se réfugia dans le Mozambique d'où, tenu cerné par les Portugais, il ne vint se rendre qu'au lendemain de l'armistice.

Le 1^{er} décembre 1917, il ne restait plus un seul Allemand en liberté dans l'Est-Africain.

La campagne était terminée. Nous avons forcément réduit sa narration aux proportions d'un simple schéma. Mais, au moins, nous espérons que celui-ci permettra de juger de l'importance de l'œuvre accomplie par les nôtres dans les terres de l'éternel soleil, œuvre qui est encore trop ignorée. En 1916, les Belges ont occupé dans le seul Est-Africain plus de 200,000 kilomètres carrés de terre allemande. Ils ont encore accru l'étendue de leurs conquêtes dans la coopération de 1917.

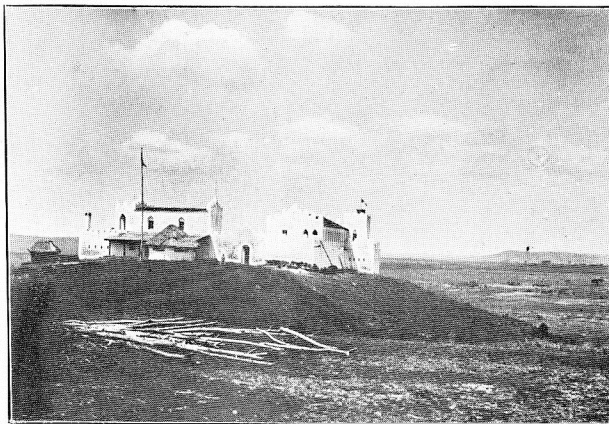
La vaillante armée coloniale, que la guerre nous avait obligés à lever là-bas, avait achevé ainsi, sans défaites, la tâche qui lui avait été répartie sur les champs de bataille de l'Afrique centrale.

Désormais, le nom de Tabora devrait être marqué dans les fastes militaires belges à côté de ceux de Liège, de Haelen et de l'Yser. C'est un hommage mérité d'abord, c'est une nécessité politique ensuite. Nous ne devons pas négliger un des noms

assurément les plus frappants qu'une longue vaillance nous a permis de revendiquer comme nôtre.

C'est un hommage nécessaire à des vainqueurs. C'est un acte de pieuse reconnaissance envers les morts, les humbles et les glorieux, dont je n'ai pas voulu donner ici un seul nom, faute de pouvoir les citer tous.

Ils reposent, les jeunes héros de la guerre lointaine, les beaux soldats qui, partis à vingt ans, ont succombé au climat, à la maladie, à l'épuisement, aux balles, aux obus, ils reposent nombreux dans la brousse éternellement ondulante et déserte.



Un poste allemand dans la plaine.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu...

Qu'à leur esprit vaillant, grand et tout plein de simplicité,
aille, par ce livre des Héros, notre pensée émue, reconnaissante
et fière.

PIERRE DAYE.



Les infirmières européennes et leurs aides indigènes.